

**À LA RECHERCHE DE LA LIBERTÉ PERDUE : LE PÉRIPLÉ
LIBÉRATEUR DE KENZA DANS *DES RÊVES ET DES ASSASSINS*
DE MALIKA MOKEDDEM**

**IN SEARCH OF LOST FREEDOM: KENZA'S LIBERATING
JOURNEY IN *DES RÊVES ET DES ASSASSINS* BY MALIKA
MOKEDDEM**

Nadia KHEMIRI

Institut Supérieur des Sciences humaines de Jendouba, Tunisie

Résumé

Cet article s'intéresse au roman de Malika Mokeddem, *Des Rêves et des assassins*, dans lequel la narratrice relate l'histoire de Kenza : une jeune fille qui vivait depuis son enfance dans une société éliminatoire basée sur le favoritisme masculin. Toute une trame narrative se trace autour de cette figure féminine, qui a su s'affranchir et tracer son chemin de *libération* et d'*accomplissement*.

Mots-clés : favoritisme masculin, contraintes, esprit rébellion, liberté, identité

Abstract

This article focuses on Malika Mokeddem's novel *Des Rêves et des assassins*, in which the narrator tells the story of Kenza: a young girl who lived since childhood in an eliminatory society based on male favouritism. A whole narrative framework is traced around this feminine figure, who knew how to free herself and trace her path of liberation and accomplishment.

Keywords: male favouritism, constraints, rebellious spirit, freedom, identity

À LA RECHERCHE DE LA LIBERTÉ PERDUE : LE PÉRIPLÉ LIBÉRATEUR

Écrite par des ruraux, nomades, citadins, aristocrates, berbères, chrétiens musulmans, juifs, Français, Arabes, Franco-Algériens, la littérature algérienne de langue française reflète la complexité, la diversité et la richesse de l'histoire du pays. Liée à la colonisation, celle-ci est devenue, avant même qu'elle ne soit achevée, matière intarissable où l'engagement n'ôte rien à l'originalité d'une écriture qui s'affirme, se renouvelle, perpétue la précédente et s'enrichit avec le temps. Au fil des années, on assiste à la naissance de l'écriture de la violence, de l'horreur et de la peur face à l'intégrisme meurtrier qui habite la majorité des œuvres décrivant une réalité inexprimable faite de chaos, d'inhumanités, images récurrentes jusqu'à l'obsession. L'œuvre devient, désormais, une arme idéologique tournée vers la vie sociale, politique, intellectuelle ou religieuse du moment. Une littérature féminine poursuit son chemin avec l'entrée sur la scène littéraire de nouvelles écrivaines : Malika Mokaddem *l'Interdite*, Latifa Ben Mansour *La prière de la peur*, *Peurs et mensonges* de Aïssa Khelladi qui met en scène un journaliste traqué pour avoir écrit un article, et bien d'autres, qui ont écrit des fictions nourries d'expériences de femmes algériennes entre le désir de liberté et d'amour face au pouvoir tyrannique de la société traditionnelle.

C'est dans ce contexte libérateur que s'inscrit le roman de Malika Mokeddem, *Des rêves et des assassins*, objet de notre étude. En effet, le récit « se déroule pendant la période d'après l'Indépendance jusqu'aux années 90 et met l'accent sur les mœurs, les régressions et les violences qui ont caractérisé l'Algérie » (Cheriet, 2010 : p. 13). C'est un texte qui brosse le portrait d'une femme endolorie par l'état de défaillance sociale, politique et morale qui caractérise le pays à cette époque-là. Toute

une trame narrative se trace autour d'une figure féminine qui vit depuis son enfance dans une société éliminatoire basée sur le favoritisme masculin, une société traditionnelle voire patriarcale dont « le code de la famille » constitue une preuve d'oppression. Dans *Des rêves et des assassins* de Malika Mokeddem, Kenza représente la femme qui a su s'affranchir et enfreindre les codes discriminatoires de la société. Elle mène, depuis son jeune âge, une vie de lutte contre ceux qui veulent assassiner ses rêves, tout en obéissant à sa force intérieure, renonçant désormais au statut de la femme écrasée. Les questions qui peuvent se poser sont les suivantes : Quelles étaient les raisons qui se cachent derrière l'envie de révolte chez Kenza ? Quelles étaient les réactions du personnage de Kenza face aux différentes situations contraignantes vécues ? Comment arrive-t-elle à défier l'autorité paternelle ? Et comment a-t-elle su vaincre ses peurs et se délivrer du poids écrasant des chaînes sociales ?

LE POIDS LOURD DES CHAÎNES SOCIALES

Un proverbe algérien dit : « La femme ne sort que trois fois dans sa vie : une fois du ventre de sa mère, une seconde fois pour se rendre chez son mari et une troisième fois pour se rendre au cimetière ». Voilà, d'emblée, un pas vers l'enracinement d'une culture discriminatoire envers et contre la femme, celle qui vivait sous le voile de la honte, depuis son enfance, car sa naissance était considérée « comme une calamité », selon l'expression du Professeur Mohamed Ridha Bouguerra.

Tout en parlant de Malika Mokaddem dans un article publié dans *Synergies Algérie*, l'algérienne Khaldia Belkheir disait que cette écrivaine militante met en avant « à travers les personnages féminins, la difficile situation de la femme alourdie par le poids des chaînes sociales » (Belkheir, 2012 : p. 77). De là, on comprend l'attitude rebelle de la figure féminine créée dans *Des rêves et des assassins*. Kenza revête l'allure d'une femme

agressive. Une agressivité qui s'explique, si on peut dire, par l'image sombre délaissée par sa mère sur son entourage. Qu'attendez-vous d'une fille qui grandit loin de sa mère, cette mère qui a été, à son tour, une victime d'oppression ? Kenza disait à propos de sa maman : « J'étais encore dans son ventre lorsque ma mère prit le bateau vers la France. C'était en 1962, à l'Indépendance de l'Algérie. Une année auparavant, on l'avait mariée. Contre son gré, évidemment » (Mokeddem, 1995 : p. 12). Pour comprendre ce type de comportement envers la mère de Kenza il nous faut creuser un peu le volet politique et le régime adopté à cette époque-là car c'était l'une des raisons primordiales qui mènent au développement d'idées rebelles chez Kenza.

Au sens large du terme, une loi est une disposition normative et abstraite posant une règle juridique d'application obligatoire. Dans le roman de Malika Mokeddem, Kenza parle des lois discriminatoires. Elle parle, plus précisément, du « code de la famille ». C'est un texte juridique, décrété en 1984 par l'Assemblée populaire nationale (APN) et spécifie les lois et les relations familiales en Algérie.

Dans un article consacré à l'étude des trois romancières de l'Algérie contemporaine, la professeure Schahrazède Longou nous donne quelques caractéristiques de ce texte juridique. Longou s'intéresse essentiellement à l'impact de ce code sur la femme. En effet, le contenu de ce texte est tiré de la « Sharia'a islamique » et des fondements idéologiques. Il octroie le statut de mineure à la femme algérienne. Dans ce cas, et pour mieux expliquer ce statut, la femme doit avoir un tuteur puisqu'elle ne peut pas décider seule ni de son sort ni de son avenir en tant que femme pas même de son droit de choisir son futur mari. D'ailleurs, les paroles du père de Kenza dévoile son droit à la tutelle, il disait à ce propos, en s'adressant à sa fille : « Tu es ma fille, toi. Il va falloir que je te trouve un mari qui te brise »

(Mokeddem, 1995 : p. 57). Ce texte qui comporte « deux cents vingt-trois articles » se présente comme une reproduction de la domination des hommes sur les femmes par le biais de l'article numéro 8 qui instaure la polygamie puisqu'il permet à l'homme d'épouser plusieurs femmes préparant, par conséquent, le terrain d'effacement quasi-total de la femme. Toutes ces dernières indications coulent dans le même bain éliminatoire du genre féminin : c'est, entre autres, une autre forme de tyrannie. Et pour ne pas s'éloigner du contexte de notre corpus d'étude, il nous faut se rappeler que le roman insiste sur ce renforcement des lois qui maintiennent la domination masculine et créent un terrain fertile aux offenseurs et aux intégristes qui, selon la parole de Kenza « voudraient assassiner l'âme de ce peuple et son identité plurielle » (Mokeddem, 1995 : p. 50). Et non très loin de ce projet discriminatoire la narratrice affirmait : « Maintenant les lois vont plus loin que la tradition. Elles ne laissent plus aucun droit aux femmes » (Mokeddem, 1995 : p. 50).

Mis à part l'instauration des lois injustes à l'égard de la femme algérienne renforcée par le « code de la famille », ce code qui a été fermement rejeté par l'élite intellectuelle et a légalisé depuis un quart de siècle la manifestation de la femme algérienne, l'Algérie sombre pendant des décennies dans l'obscurantisme et le mensonge. Kenza disait, à ce propos : « La faillite est si grande. Trente ans de mensonges sur notre identité. Trente ans de falsification de notre histoire et de mutilation de nos langues ont assassiné nos rêves font de nous des exilés dans notre propre pays » (Mokeddem, 1995 : p. 113). Elle ajoute : « Chaque jour, là-bas, la misère, l'ennui et la violence sinistrent une côte fabuleuse » (Mokeddem, 1995 : p. 113). Ces deux dernières citations traduisent la réaction du pays face aux rêves de liberté et de justice prônés par les intellectuels, ceux qui refusent l'esprit rétrograde. Cette violence se traduit notamment par le biais de l'illustration suivante : « Et nous, et nous qui voulons une

démocratie ! Les nôtres sont égorgés comme des moutons de Laid ou tombent sous les balles parce qu'ils n'osent revendiquer la laïcité » (Mokeddem, 1995 : p. 50). Donc, une fois le drame de la colonisation étant achevé, un autre drame s'annonce mal.

S'ajoutant aux règles rigides instaurées par « ces intégristes » l'autorité paternelle et le favoritisme masculin étaient deux fortes raisons qui contribuent, à leur tour, à la naissance de l'envie de révolte chez Kenza. En effet, la relation entre les membres de sa famille était instable. Grandie avec un père autoritaire et sous le regard menaçant de ses frères, Kenza est condamnée à vivre dans la peur. Cette idée est perceptible à travers les paroles menaçantes du père lorsque sa fille décide de continuer ses études universitaires en ville. Il disait : « Et si tu te rebelles, je te boirai ton sang » (Mokeddem, 1995 : p. 57). Il continue son avertissement, dans le même contexte : « Mais fais gaffe ! On te tuera, si tu nous déshonores. Nous t'avions à l'œil ! » (Mokeddem, 1995, p. 57). Ces deux exemples illustrent davantage la nature de la relation entre un père et sa fille, celle qui luttait, toujours, pour avoir le minimum de la liberté, une liberté confisquée par la loi du plus fort. Le personnage principal de ce roman se trouve toujours dans la violence qui menace son rêve d'émancipation et son désir d'apprentissage.

« La tutelle du père s'est autorisée même de tracer l'avenir de sa fille en choisissant pour elle, sans tenir compte de l'avis de personne » (Mokeddem, 1995 : p. 173). Cette idée, énoncée par la narratrice, témoigne, encore plus, de la dépendance de la femme. C'est toute une éducation qui contribue à l'emprisonnement de la femme celle qui vivait dans l'ignorance. Kenza affirme, à propos de la situation de la femme dans la société algérienne : « Et ce qui est encore plus dramatique c'est que nous, les Maghrébines, on est dans l'ignorance de tout. Les tabous de notre éducation nous écrasent beaucoup plus que les lois. On reste nouées par la honte et

muettes » (Mokeddem, 1995 : p. 203). Alors, la question qui se pose ici est la suivante : comment peut-on parler d'une liberté au sein de telles conditions ? Comment échapper à la censure et à la terreur ? Personne n'est épargné de ce « drame féminin » ni les femmes pas même ceux qui sont contre cette autorité. D'ailleurs, quand elle évoque son frère Lamine, son unique support dans son périple libérateur, Kenza disait : « Lamine n'était pas logé à meilleure enseigne. Ses frères, tous islamistes à présent, se liguaient contre lui. L'accusé d'être mon proxénète, un futur fagot des géhennes... large est la gamme des termes infamants dont nous accablent nos inquisiteurs » (Mokeddem, 1995 : p. 58). Elle ajoute : « (...) j'ai découvert peu à peu toutes les facettes des drames féminins, chez nous. Aucune femme n'est épargnée. Pas même les mieux loties d'entre nous, les étudiantes ! » (Mokeddem, 1995 : p. 76).

Dans son roman *La Répudiation* Rachid Boudjedra disait en parlant de l'autorité paternelle et du statut de la femme dans la société : « [...] cette propension à la liberté chez une femme avait de quoi amener les belliqueuses revendications de tous les mâles, décidés à châtier sans pitié toute tentative féminine en vue de l'émancipation devenue lettre morte et objet de risées- tout le pays demeurant arc-bouté à une seule dignité que personne n'osait remettre en question : parquer les femmes et les élever comme des vers à soie, puis les laisser mourir dans le suaire blanc dont on les enveloppait dès la fin de l'enfance » (Boudjedra, 1981 : p. 177). Cette citation dévoile le côté sombre de l'éducation paternelle, basée sur des principes d'effacement de la femme jusqu'elle devient un *silence honteux* au lieu d'être « l'avenir de l'homme ». En revanche, face à tous ces obstacles qui pèsent sur la tête de la femme à chaque étape de sa vie comme une *épée de Damoclès*, Kenza prend un chemin de lutte pour qu'elle puisse sauver ses rêves et vivre la vie dont elle rêvait, depuis son enfance. Nous

allons découvrir comment cette fille va vaincre ses craintes et aller plus loin dans son parcours initiatique.

LE COMBAT CONTRE L'ANÉANTISSEMENT ET L'EXCLUSION

Pour introduire cette deuxième partie nous citons un exemple évoqué par Mohamed Ridha Bouguerra dans un article qui parle de la femme algérienne entre tradition et mutation dans l'œuvre d'Assia Djaber. De ce fait, il se réfère à l'image des figures des deux carthaginoises mythiques, Didon et Sophonisbe, au destin si tragique invoquée par l'enseignante Denise Brahimi où celle-ci montre « que sous les dehors de femmes soumises, les Maghrébines sont, en réalité, « des volcans mal éteints, et il faut toujours s'attendre à une éruption de leur force intérieure » (Bouguerra, 2014 : p. 134). Mohamed Ridha Bouguerra pose, ensuite, la question : « Par-là la romancière ne se fait-elle pas le porte-voix de ces maghrébines qui essayent de se dégager d'une tradition sclérosée afin d'atteindre une modernité gage de liberté ? » (Bouguerra, 2014 : p. 134). Pour des écrivaines comme Assia Djaber et Malika Mokeddem la femme représente un centre d'intérêt principal. Le récit se transforme en un espace de guerre contre l'oppression à l'égard des personnages féminins. Pour appuyer ce point de vue nous rappelant que les figures féminines chez Malika Mokeddem, par exemple, Zohra et sa petite fille Leila dans *Les Hommes qui marchent* ou Kenza dans *Des rêves et des assassins* ont un point commun dans leurs expériences : « elles ont entrepris un combat solitaire et continu qui fonde leur raison d'être » et le récit de la lutte devient ainsi « récit de vie ».

Malika Mokeddem nous dévoile à travers ce personnage féminin une autre facette de la femme algérienne celle qui cherche à s'affirmer à tout prix. Son texte est, aussi, « une valorisation du combat de la femme qui veut s'émanciper et un moyen de donner aux femmes qui veulent ainsi s'émanciper, de s'exprimer »

(Demane Debbih, 2014 : p. 107). Elle nous peint, outre les valeurs sociales qui dégradent la femme, « une guerre sanglante », « un arrière fond de cet épisode noir de l'Histoire de l'Algérie ». Elle brosse le portrait d'une fille en quête de liberté « à l'intérieur d'une identité stéréotype ». Face à la figure très médiocre du père, Kenza symbolise l'instinct irréductible de la liberté et de la révolte : chaque fois qu'elle tombe dans le piège de l'enfermement, elle trouve une issue pour pouvoir se libérer. Elle use, à cet égard, d'un caractère agressif face aux menaces de son père. Elle réagit avec violence : « Je criais pour qu'il ne me considère pas comme « la bonne de sa bonne », le souffre-douleur de ses garçons » (Mokeddem, 1995 : p. 18). De plus, elle profite des occasions pour s'enfuir de son milieu : « Dès que j'ai pu me débrouiller seule, c'est moi qui ai fui mon père, sa bestialité, les criailleries de sa marmaille, sa femme-servante, l'ambiance de cet immeuble devenu un étouffoir » (Mokeddem, 1995 : pp. 20-21). La violence n'était pas la seule forme de rébellion chez Kenza. En réaction à toute ces formes d'oppression que la jeune fille subisse, sa liaison charnelle avec Yacef, son amant, peut être interprétée comme « un défi à l'autorité de la famille » et un résultat de la tyrannie du père voire même une conséquence d'émancipation réfléchie. Alors, « la surveillance jalouse » et « les différentes intimidations » auxquelles Kenza était soumise ne font que la pousser à l'insoumission et nourrir sa volonté intérieure de dépasser n'importe quelle impasse pour achever sa quête de soi.

Le but de notre étude c'est de s'interroger sur la conception que la société algérienne se fait de la femme et sur l'objectif visé par la formation donnée à l'élément féminin. Dans cette perspective, et pour acquérir son indépendance, la mère de Kenza a défié la tradition contrairement aux autres femmes qui manquent de courage, et acceptent le statut de la victime. Dans le roman, Kenza incarne, pareillement à sa mère, les ambitions de la femme

algérienne qui, pour acquérir son autonomie dans une société où la dépendance de la femme « devins un danger social et mis en péril l'honneur de la famille » elle est obligée de défier la tradition. C'est peut-être là que réside la force du texte : pouvoir montrer que la liberté a un prix. En parlant de la situation de la femme en Algérie et surtout en faisant la comparaison entre la mère de Kenza et la sienne, Lamine, le frère aîné de Kenza, résume la condition en quelques mots : « Elle, elle s'est rebellée. Elle a décidé de partir, de tout quitter. Elle a choisi. Ce devait être une femme courageuse... La mienne est une victime et le restera comme beaucoup d'autres. Victime de toute une éducation et de l'ignorance, tu sais ça ! » (Mokeddem, 1995 : p. 33). Donc, les questions qui peuvent se poser ici sont les suivantes : est-ce que la fuite représente-t-elle un remède efficace contre le mauvais traitement envers et contre la femme sachant que Kenza, comme sa mère, a décidé de tout quitter et partir vivre à l'étranger? L'exil va-t-il l'aider à se débarrasser de ce sentiment d'insécurité et faire partie des « favorisés »?

À LA RECHERCHE D'UN AILLEURS IDÉAL

Pour échapper à la suffocation et à la terreur Kenza a trouvé grâce à l'école et aux livres, grâce à une autre langue « un chemin de libération et d'accomplissement ». Revenons-nous, tout d'abord, sur les moyens par lesquels la fille assure une part d'autonomie. L'école représente, d'emblée, un refuge pour la narratrice. C'est là-bas où la fille commence à voir le monde et c'est, notamment, grâce à l'obtention d'une bourse qu'elle arrive à sortir des ténèbres. Kenza affirme ainsi : « Au sortir du primaire j'obtins une bourse qui m'ouvrit les portes d'un internat » (Mokeddem, 1995 : p. 21). Donc, il est tout à fait remarquable que pour Kenza avoir une bourse d'étude était une raison d'échapper aux oppressions et à la surveillance du père. Elle revendique, ensuite : « Le lycée El Hayat fut mon premier refuge », le nom du lycée El

Hayat en arabe, qui signifie la vie est symbolique. Il s'oppose à l'immeuble que la fille le compare à « un étouffoir ».

Kenza naît dans une société qui s'oppose à l'idée de l'apprentissage de la femme. Elle se dresse contre son indépendance et son épanouissement rejetant l'idée de sortir de sa zone légitime, la maison. L'éloignement de son milieu familial représente une menace pour l'honneur de la famille. Une anecdote vient renforcer cette dernière idée. C'était, encore une fois, la scène où la jeune fille reçoit une bourse d'internat pour pouvoir achever ses études dans la ville. Le père rejette, fermement, cette initiative refusant, ensuite, l'idée que sa fille aille vivre loin de ses yeux. En réaction à l'entêtement de son père et de ses frères, Kenza a su se débrouiller tout en les promettant une partie de sa bourse. Elle disait à ce propos : « L'excuse de mes études n'ayant plus cours, ma volonté d'habiter seule et dans la ville produisit l'effet d'une bombe. » (Mokeddem, 1995 : p. 56). Maintenant, « Personne n'essaya de m'imposer ou même de me chercher un mari. C'eût été renoncer à la rente que je leur versais chaque mois » (Mokeddem, 1995 : p. 57). Afin d'échapper à l'ennui et à l'enfermement, et de pouvoir acheter des livres, en été, Kenza sort pour trouver un emploi. Par ailleurs, dans son étude sur Malika Mokeddem, Schahrazède Longou parle de l'importance des livres dans la vie de cette écrivaine. Elle rapporte ainsi, ses paroles : « Les livres étaient les seuls voyages possibles. La lecture a été mon unique liberté. Mais quelle liberté ! Elle nourrissait ma rébellion, structurait ma réflexion. C'est grâce à cette adolescence plongée dans les livres que je suis devenue écrivain » (Longou, 2009 : p. 119). Pareillement, à sa créatrice, Kenza trouve dans la lecture et l'écriture un chemin vers sa délivrance, une manière pour s'ouvrir au monde.

La situation dans le pays semble, désormais, instable : « la population est prise entre deux terrorismes, celui de l'armée et

celui des intégristes. Le chouia des démocrates est planqué ou en fuite » (Mokeddem, 1995 : p. 98). De ce fait, et malgré le recours à tous les moyens récemment cités pour s'échapper à l'oppression et à la poursuite de sa famille, le sentiment d'insécurité hante les jours de la jeune fille et menace son existence surtout après avoir reçu une lettre de menace anonyme. Ses amis l'encouragent à se rendre à Montpellier pour se sauver et garantir son avenir en tant qu'enseignante et d'aller chercher sa mère en fuite depuis sa naissance. Poussée par ces deux raisons, Kenza éprouve, enfin, l'envie de fuir. Fuir très loin. Elle ajoute, dans le même contexte : « Il me prend des envies de voyage. Des envies d'aller vers des pays où je n'ai aucune racine » (Mokeddem, 1995 : p. 223). Alors face à toutes ces contraintes confrontées en Algérie Kenza décide de partir, de chercher un ailleurs pour acquérir sa liberté. La fuite représente, entre autres, un remède contre le sentiment d'exclusion. Elle devient, pour cette héroïne, « un besoin impérieux » de s'arracher au milieu d'origine pour pouvoir respirer un nouvel air, d'être plus libre. Dans cette perspective, nous relevons une citation de l'article de Khaldia Belkhir où celle-ci définit l'exil et la prise de distance entre les femmes, victimes d'oppression, et un pays qui leur refuse la liberté, comme une solution omniprésente dans les trois romans clés de Malika Mokeddem. Elle disait : « L'exil est représenté comme une évasion nécessaire pour les protagonistes féminins et révoltés de Mokeddem, qui cherchent un refuge pour permettre de vivre librement, sans contraintes et sans violence » (Belkhir, 2012 : p.80).

Lors de son séjour à Montpellier Kenza découvre deux autres réalités plus angoissantes. Aidée par un adolescent nommé Slim d'une mère algérienne et d'un père malien, elle a découvert l'histoire de lutte de sa mère ainsi que les circonstances de sa mort. Elle découvre, également, que vivre dans un quartier algérien où tout le monde t'épie la rappelle le même sentiment

d'insécurité : « Le regard qu'ils portent sur les Maghrébines a, ici, quelque chose de plus insupportable encore. Une sorte d'avidité morbide qui leur confère une expression d'agonisant, de vampire. D'agonisant déjà en train de muer en vampire. Nous n'aurons donc jamais ces rapports-là, même en exil ? » (Mokeddem, 1995 : p. 157). Suite à ces deux réalités amères Kenza décide de tout quitter et chercher un autre refuge qui le détache de son origine. Elle disait, à ce propos : « Mer et désert, je m'y perds. Les fonds et confonds en une même image, la blessure lumineuse de ma liberté » (Mokeddem, 1995 : p. 90). Donc, pour ressentir la paix dans sa vie Kenza paie cher sa délivrance car elle garde dans sa mémoire des souvenirs sombres en relation avec son pays et son entourage familial. Comment est-ce qu'elle va arriver à se débarrasser des souvenirs de la mort de sa mère, de ceux d'Alilou, son ami du désert, et de tous ceux qui ont assassiné ses rêves ? Comment va-t-elle poursuivre son chemin de libération toute seule et sauver le reste de ses rêves loin de cette cacophonie ?

Le chemin pris par le personnage de Kenza s'avère de plus en plus périlleux. Par contre, toutes les contraintes affrontées, toutes les lois transgressées voire même toutes les réactions d'une femme qui se rebelle contre ceux qui veulent l'emprisonner dans les ténèbres de l'ignorance ne font que nourrir son envie de révolte. Cette révolte la mène, après tant de souffrance, à l'exil où les épisodes semblent être les mêmes qu'en Algérie. Alors, elle a pris la décision de fuir loin de ses origines puisqu'elle se retrouve seule, condamnée à vivre avec un tas de souvenirs qui le déchire. Kenza disait, vers la fin du roman : « Je regarde la mer. Pense à ma mère. Au désert et à Alilou. J'écoute le vent. Je n'arrive pas à manger. N'arrive pas à dormir... Le vent brome sur les maux du Sud. Baratte la mer. M'emporte vers des ailleurs blancs. Loin de tout. J'ai mes embrouilles d'origines, embruns de liberté »

(Mokeddem, 1995 : p. 222).

BIBLIOGRAPHIE

AUBREY, Anne, « Malika Mokeddem, ou la recherche d'un espace où devenir soi-même », *Synergies Chili*, n° 12, 2016, pp. 15-23.

BELKHEIR, Khaldia, « La quête d'une identité chez Malika Mokeddem : une revendication de différence et de ressemblance », *Synergies Algérie*, n° 16, 2012, pp. 77-85.

BENAMARA, Nacer, « Poétique du Divers et identité en devenir chez Malika Mokeddem », *Interfrancophonies*, n° 3, 2011, pp. 1-15.

BONN, Charles, *Le roman algérien de langue française, vers un espace de communication décolonisé*, Paris, L'Harmattan, 1985.

BOUDJEDRA, Rachid, *La Répudiation*, Gallimard, Paris, 1981.

BOUGUERRA, Mohamed Ridha, « La femme algérienne entre tradition et mutation dans l'œuvre d'AssiaDjebar », *In. LIMAM-TnaniNajet, BOUGUERRA Mohamed Ridha, SANTA Angel, Femmes, société et écriture de soi*, (dir(s).), Université de Tunis, 2014, pp. 123-134.

BOUGUERRA, Mohamed Ridha, « Le combat de la femme pour l'émancipation dans le roman algérien francophone », *In. LIMAM-TnaniNajet, BOUGUERRA Mohamed Ridha, SANTA Angel, Femmes, société et écriture de soi*, (dir(s).), Université de Tunis, 2014, pp. 166-178.

BRAHIMI, Denise, *Maghrébines. Portraits littéraires*, Paris, L'Harmattan-Awal, 1995.

CHERIET, Boutheina, « Femmes, droits de la famille et système judiciaire dans les États du Maghreb : le cas algérien », *In. Femmes, droit de la famille et système judiciaire en Algérie, au Maroc et en Tunisie*, ONU, 2010, pp. 13-59.

DEMANE DEBBIH, Ramila, *Représentation de la révolte au*

féminin dans Des rêves et des assassins de Malika Mokeddem, 2014, Université de Mentouri Constantine.

FRICKEY, Pierrette, *Temps, espace et mémoire dans l'œuvre de Malika Mokeddem*, 2001, In Helm, Y (dir.) : *Malika Mokeddem, envers et contre tout*, Paris : L'Harmattan.

HANI, Elias, « Malika Mokeddem : Des rêves et des assassins », 1995, *Hommes et Migrations*, n°1194, janvier 1996, p. 55.

HELM, Yolande Aline, *Malika Mokeddem : Envers et contre tout*, Paris, L'Harmattan, 2001.

LONGOU, Schahrazède, *Violence et rébellion chez trois romancières de l'Algérie contemporaine (Maïssa Bey, Malika Mokeddem et Leïla Marouane)*, PhD (Doctor of Philosophy) thesis, University of Iowa, 2009.

MIRAGLIA, Anne Marie, « L'errance chez Malika Mokeddem : entre l'exil et l'impossible retour », *Expressions maghrébines*, vol. 4, n° 1, 2005, pp. 143-156.

MOKEDDEM, Malika, *Des rêves et des assassins*, Paris, éd. Grasset et Fasquelle, 1995.

MOKEDDEM, Malika, *L'interdite*, Paris, Grasset, 1993.

SANTA, Angel, « Passion et désir dans La Transe des insoumis de Malika Mokeddem », In. LIMAM-TnaniNajet, BOUGUERRA Mohamed Ridha, SANTA Angel, *Femmes, société et écriture de soi*, (dir(s).), Université de Tunis, 2014, pp. 243-252.

STORA, Benjamin, *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance*, Paris, La Découverte, 1995.